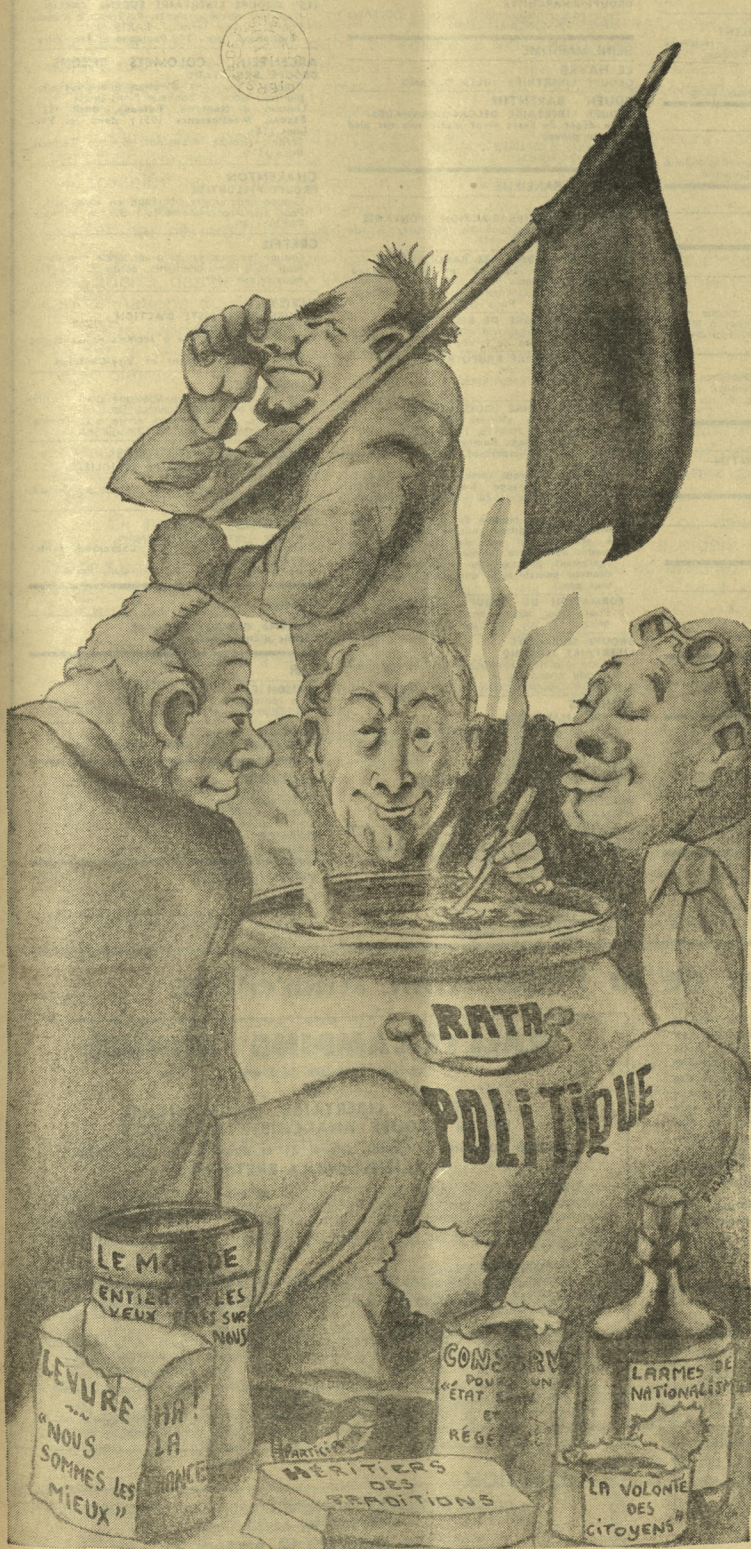


Le **libertaire**

MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 152 • Juin 1969 • 2 F



ÉLYSÉE'S TAVERN

MENU

- Soupe à l'oseille
- Poulet "Orfèvre"
- Gros' Légumes
- Salade Politique
- Poires "Électeurs"
- Fromage : Cantal ballotté
- Tisane "Marcellin"
- Les vins Du... clos

SERVICES RENDUS A LA FRANCE NON-COMPRIS,
ET LAISSÉS A L'APPRECIATION DE L'ÉLECTEUR



FP 2520

EDITO

Les Anarchistes

Les anarchistes n'ont jamais eu d'idoles, on ne les a jamais vu s'agenouiller devant celui-ci ou celui-là, ou tenter de faire un système de l'œuvre d'un des leurs.

Ils sont trop libres pour accepter d'asservir leur pensée à celle d'autrui, serait-elle d'un de ceux dont ils sont le plus proche.

Ils sont trop respectueux du devenir des hommes pour lui assigner un cadre et des limites.

Aussi, nul ne saurait les accuser d'être les inconditionnels de qui que ce soit.

Cela ne les prive pas, à la suite d'heureuses rencontres d'esprit, de proclamer les vérités contenues dans les écrits de leurs devanciers anarchistes et, par-dessus tout, cette immanente vérité qu'est la primauté de l'homme sur tous les systèmes et le refus de tout embrigadement, dont l'acceptation condamne toute théorie à l'immobilité, c'est-à-dire à la mort.

Quant aux erreurs qui ont pu être dites ou commises par leurs « ancêtres », rien ne leur impose d'en être solidaires et ils n'en sont pas plus gênés qu'ils ne sont troublés par les vérités qui ont pu être énoncées par leurs adversaires.

Ils prennent leur nourriture là où elle se trouve, et ne se privent pas de citer (parfois par dérision) les signataires des écrits dont ils se revendiquent.

Ils n'ignorent pas que l'on peut trouver dans la bouche des pires ennemis de la liberté, des paroles de liberté, sous la plume des plus effroyables tyrans des condamnations du despotisme.

De Frédéric II de Prusse à Karl Marx, de l'Evangile à Maurras et Léon Daudet, de Mirabeau à Clemenceau, nous est offert un champ où il nous est loisible de glaner.

Cependant deux réflexions s'imposent à l'esprit :

La première c'est qu'on ne saurait mettre sur un pied d'égalité et présenter comme frères de pensée des hommes dont la conception fut et demeure en flagrante contradiction, des hommes dont, sous bénéfice d'inventaire, nous acceptons en gros les uns, et refusons en gros les autres.

On ne peut pas dire : « Vous trouverez cela dans Marx ou dans Bakounine », alors que le texte cité constitue chez le premier un accident, chez le second une permanence ; alors que l'ensemble de l'œuvre du premier en est un démenti, et que son contexte chez le second (avec tout ce qu'il peut comporter d'erreurs) en est la confirmation.

La deuxième observation qu'il importe de formuler est la confusion à laquelle nous expose la référence à certains écrits.

Citer systématiquement Marx ou l'Evangile, c'est laisser croire que nous sommes marxistes ou chrétiens.

Le christianisme comme le marxisme — avec tous les schismes qu'ont connu ces deux Eglises — constituent, l'un et l'autre, un ensemble qu'il nous est imposé d'accepter en bloc ou de rejeter, un système indiscutable, hors duquel il n'est point de salut.

Or, il apparaît particulièrement malhonnête pour nous-mêmes, comme pour les autres, d'entretenir une pareille équivoque, de laisser entendre que nous sommes de ceux-là pour lesquels il n'y a de vérité sociales qu'à partir du marxisme.

Nous prétendons que l'on peut être moraliste ignorant la Bible, et sociologue sans avoir lu « Le Capital ».

C'est précisément contre ces exclusives que nous tentons de nous faire entendre.

Que l'existence de l'une ou de l'autre peut n'offrir qu'un intérêt historique à l'homme de la fin de ce siècle.

Que l'on peut faire l'analyse de celle-là ou de celui-ci (pour ceux qui en ont le cœur) mais que cela ne saurait être une obligation pour quiconque.

Insistons, enfin, sur le caractère accessoire de pareilles préoccupations et sur le peu d'intérêt qu'elles présentent.

Qui veut approfondir la pensée anarchiste, et en goûter la substantifique moelle, s'enrichira bien autrement à commenter Proudhon, Stirner ou Bakounine, pour ne citer que ceux-là.

APPEL A TOUS NOS LECTEURS

En dépit des difficultés croissantes dont nous vous avons fait part dans nos derniers numéros, malgré les augmentations de prix qui grèvent la sortie de ce journal, il peut paraître encore cette fois sur 16 pages.

Cela nous le devons à votre effort à tous, à vos souscriptions, à vos commandes de livres. C'est encore sur votre solidarité à tous que nous comptons pour franchir ce cap : abonnez-vous, faites abonner vos amis, achetez et commandez vos livres à Publico. Souscrivez !

A ce prix, « Le Libertaire », journal des anarchistes, notre journal, votre journal continuera.

A VOUS TOUS MERCI !

SOUSCRIPTION MAI 1969

Delorme, 5 ; Gilbert, 5 ; Decrulle, 80 ; Quadri, 540 ; Vaillant, 10 ; Corbel, 11 ; Gemfer, 10 ; Gr. Louise-Michel, 263 ; Renat, 10 ; Belliard, 20 ; Houdeville, 10 ; Guizou, 5 ; Le Gallou, 10 ; Lambert, 10 ; A. Gilbert, 5 F ; Sario, 10 ; Bremesse, 12 ; Groupe Asnières, 200 ; Marie Delarue, 5 ; Robo, 10 ; Duteil, 20 ; Cruz, 10 ; Anonyme, 10 ; Gr. Ch. Avray, 56 ; Delchini, 10 ; Jussame, 10 ; A. Mira Milos, 5 ; Debieu, 4 ; Laillier, 3 ; Groupe du Havre, 30 ; Billien, 20 ; Deslandes, 6 ; Judas, 10 ; Gr. Louise Michel, 360.

Sommaire

N° 152 juin 1969

En France

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Réponse à un inconnu', 'Après la bataille électorale', 'La douceur angevine', etc.

Dans le monde

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Informations internationales', 'L'esperanto et S.A.T.', 'L'action anarchiste en Grèce', etc.

Syndicalisme

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Anarcho-syndicalisme, syndicalisme-révolutionnaire', 'Un meeting pour rien', etc.

Anticléricalisme

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'A quel saint se vouer', 'Les clés de saint Pierre', etc.

En dehors des clous

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'A rebrousse-poil : La généralité', 'Propos subversifs. Au bistrot', etc.

Propos anarchistes

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Classiques de l'anarchie', 'Les origines de l'anarchie', etc.

Arts et Spectacles

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Télévision', 'Variétés', 'Radio', etc.

Cinéma

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes '« Z »', 'La voie lactée', etc.

Peinture

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Fred Bourguignon', etc.

Littérature

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Le livre du mois', 'Jules Verne', etc.

Les pages « souvenirs »

Table with 2 columns: Article Title and Page. Includes 'Textes essentiels', etc.

LE MONDE LIBERTAIRE

Table with 2 columns: Category and Price. Includes 'Rédaction - Administration', 'Compte postal Librairie Publico', 'Prix de l'abonnement', etc.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Form with fields for name, address, and subscription details.

L'U.D.R. ou PROSPER... SON FROC

Brummel a longtemps symbolisé l'élégance masculine; il est, de nos jours, relégué au musée; et par qui: Christian Fouchet, également connu, jusqu'au mois de mai, sous le surnom de « Maître Aliboron ».

C'est au début de ce joli mois de « marris » que Christian lança la mode des bretelles tricolores, afin de conjuguer le soutien de son pantalon (lequel avait tendance à se tire-bouillonner) et celui de l'intérieur.

A partir du 10 mai, les bretelles tricolores disparurent; elles étaient devenues inutiles; les U.D.R. avaient baissé leur grimpeur. Il faut également ajouter que la mode tricolore avait été supplantée par la mode stendhalienne: « Le Rouge et le Noir ».

Vint l'inoubliable défilé des héros gauliens sur les Champs-Élysées. Les bretelles redevinrent tricolores pour faire pendant aux foies qui n'avaient cessé de l'être.

Dès cette date, l'U.D.R. mit les trois couleurs partout où elles avaient quelque chance de sublimer les vaillants défenseurs de l'Ordre. Les uns arborèrent des ceintures tricolores pour témoigner de leur cran; d'autres des écharpes — ce qui était singulièrement courageux — car ils avaient eu très chaud.

Les snobinettes mirent en valeur fesses et nichons par l'étoffe républicaine, afin que nul n'ignorât que la Démocratie est une putain que chacun peut baiser à sa guise.

Certains minets langoureux, méprisant les bretelles parce que portant des pantalons à pont « inversé », avec un stoïcisme digne de Sparte, et après publication d'une encyclopédie « humanea rectum », utilisèrent quotidiennement des suppositoires aux trois couleurs, avec Croix de Lorraine en relief. Ils appellent ce sacrifice: action en faveur de la pénétration des idées.

Il va de soi que, depuis un certain 14 juillet 1789, le tricolore n'avait été à pareille fête. Mais il y manque une touche XX^e siècle. Aussi, suggérons-nous de peindre aux trois couleurs les bretelles des autoroutes, et en noir... les boulevards de ceinture.

Roland LECYNIQUE.

VIDER PARIS

Comme un ras de marée, cul à cul, les bagnoles submergent tout. On a beau niveler — goudronner le paysage — parker les tinnettes par dessus, par dessous, les compresseur, leur faire la courette par des cipaux vicelards agitant des contre-dances, tels des feux de paille au derche. Raser les arbres. Réduire les trottoirs. Déporter les citoyens à la campagne ou sous terre. Envisager de grimper les bahuts sur le toit des baraques. Y'a plus place. C'est complet. Y'a plus qu'à tirer l'échelle.

POL CHENARD

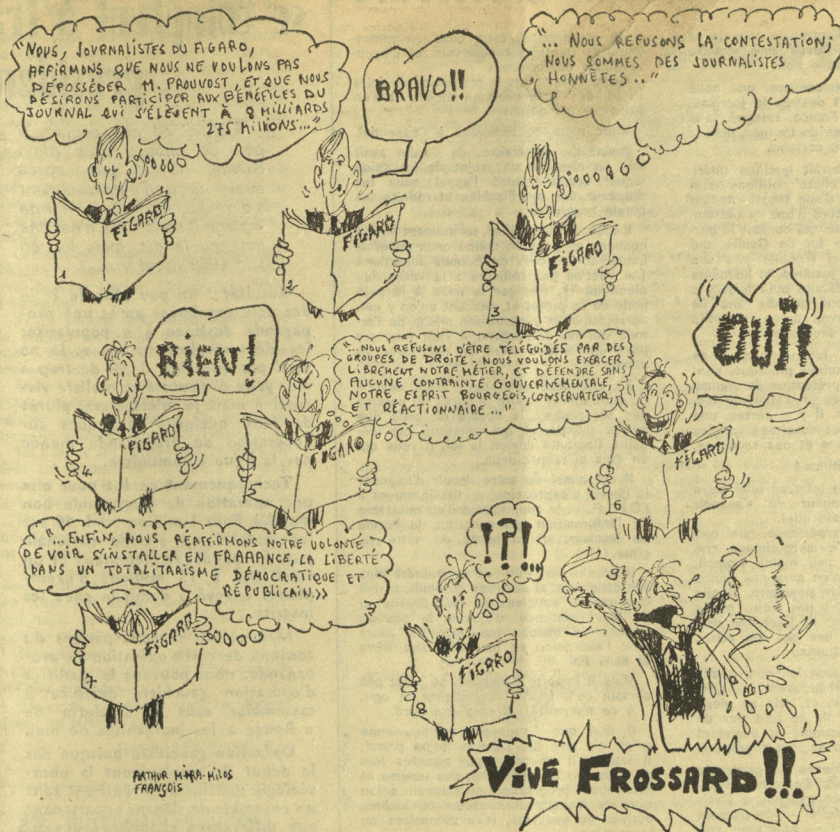
Ainsi ceux de la préfectance ne savent plus où poser leurs flics, parfois au carrefour ils les juchent sur des pigeonniers, comme les stylistes des premiers temps de la colotte, mais bientôt pour les repêcher en fin de service il faudra employer un « hélicoptère », qu'importe, certains saints résistent des années dans une pareille position.

Donc à la tour-pointue, il apparut qu'un ou des fonctionnaires parmi les milieux bien informés, l'Humana entre autres, furent pris de panique, frisant la dépression en contemplant le cirque de l'Étoile aux heures de pointe. Soudain obnubilés certainement par le chaos, ils eurent une leur pour résoudre ce problème.

Sous l'Arc de Triomphe, le cadavre avec cette flamme sur le nombril tient trop de place. Débarrassons-en le plancher, foudrons-le aux Invalides. Ils auraient bien pu envisager de le mettre debout contre le mur, ce ne serait pas le premier à reposer de cette façon: ainsi Clemenceau, le Tigre, est enterré ainsi. Mais cela ne suffisait pas, le biffin inconnu, le plus connu de tous les cocus de l'histoire attire du monde.

Toutes les saintes familles de la droite et de la gauche lui rendent visite, les anciens de toutes les guerres, socialistes, communistes avec tambours, drapeaux, médailles, des mutilés en

"FIGARO-CI..."



FIGARO-LA"

La douceur Angevine

(Version policière)

C'était le 4 avril 1969. Un groupe de six jeunes (quatre garçons et deux filles) revenant d'un repas, se retrouva au buffet de la gare d'Angers. Bientôt une discussion politique s'engagea avec un autre groupe déjà dans le café. Après quelques minutes de discussion animée, chacun, à la fermeture, se dirigeait chez soi. C'est alors, qu'à peine sortis du buffet, les six jeunes se trouvent face à une voiture de police appelée par la barmaid (celle-ci devait d'ailleurs déclarer, devant le juge d'instruction, qu'elle s'était affolée pour rien car le comportement des jeunes gens était normal). Tout allait se passer dans le calme, lorsqu'un agent reconnut, légèrement à l'écart, un jeune: Guy DAUDET connu pour ses idées politiques. N'avait-il pas été poursuivi et condamné le 22 janvier 1969 pour fait antimilitariste ainsi que cinq camarades?

Aussitôt, sans aucun motif, sinon rancune bornée, sans provocation de la part de DAUDET, les flics se précipitèrent sur lui pour l'amener au commissariat. Malgré l'offre de DAUDET de se rendre au commissariat de son plein gré, les flics continuèrent de le frapper, le renversant et le traînant à terre vers la voiture de police. Devant cette agression sauvage, devant cette arrestation arbitraire, les camarades accompagnant DAUDET protestèrent et demandèrent des explications à la ficaille déchaînée. Mal leur en prit. Les flics demandèrent du renfort par radio. Ce-

lui-ci arriva, l'invective à la bouche et matraqua au poing. Dans le fourgon d'abord, au commissariat ensuite, le matraquage continua sauvagement durant 20 minutes: PERISSAT eut ses lunettes brisées et fut blessé au nez et au cuir chevelu, DAUDET fut frappé au sexe et au visage tiré par les cheveux et la barbe, Véronique BOIRE et Danielle SABOURIN ne furent pas épargnées et, cette dernière le nez fracturé, crachant le sang, fut « après bien des difficultés », hospitalisée. Elle a d'ailleurs porté plainte pour coups et blessures. Les deux autres inculpés: Jean-Luc CHASSAING et Jean-Paul QUEGUENZ eurent eux aussi leur ration de coups et d'insultes.

Inculpés de coups à agents, de rébellion contre la force publique, les six jeunes gens furent jetés en prison de droit commun, mis en cellule et cités à comparaître devant le juge d'instruction.

L'interrogatoire, mené d'une façon intégrale, après audition des agents qui reconnurent qu'il n'y eut pas de rébellion, après audition des barmaids qui reconnurent s'être affolées sans raison, se termina par la relaxe des prévenus, prononcée par le juge d'instruction.

Il n'en est pas moins vrai que la liberté de déplacement est surveillée, que la liberté d'expression est bâouée, que la dignité humaine est maltraitée sans vergogne, par des flics sans scrupules, sadiques et stupides. Ils exécutent basement et avec zèle le sale travail que leur impose un régime sans grandeur. Il est du devoir de tous de dénoncer ces procédés écœurants et des abrutis tentent d'abrutir au nom d'un ordre qui est le principal responsable du désordre par son impérialisme son incompréhension des problèmes humains et réels. A tous les hommes de cœur, à tous ceux pour qui conscience et respect humain ne sont pas de vains mots, nous demandons d'élever la plus énergique des protestations pour que l'homme, au sens profond du terme, retrouve droit de cité.

Paul MAUGET

les Elyséens sur la ligne bleue des Vosges, les anciens combattants avec les députés aux Invalides, les curés dans les catacombes d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Révois d'une police éteignant la flamme du soldat inconnu et hurlant aux tires « par dessous, par dessous, circulez, circulez » et par dessus le culte de la charogne.

Malheureusement, les anciens combattants d'un autre âge sont là, bien là.

LA

La société moderne l'importance du technicien, du chef et, par ordre hiérarchisé, d'élite.

De ce fait, les rats et exploités ont naturellement. Nous ne sommes pas d'un patronat divin par une fantomatique. Le P.D.G. n'est plus sensible aux pouvoirs limités de son subordonné générale d'action.

Les rapports d'aujourd'hui sont désormais anarcho-syndicalistes et salariaux étant la conséquence d'une spécialisation dans le domaine économique de remonter le ciel pour s'apercevoir que la châtiment a été rendu développement indu.

La prochi

La 4^e conférence se tiendra le samedi 8 juin. Samedi matin à 10 heures, la réunion sera réunie à la Bourse du Travail: Paris (3^e), pour mettre au point les conditions de travail de nos compagnons de

midi, la salle devant être ouverte à 17 h 30, nous discuterons de nos difficultés financières, de la chûre: « Qu'est-ce que le syndicalisme? » et, si nous nous amorcerons la discussion de l'alliance syndicaliste-anarcho-syndicaliste. 9 h 30 à 18 h 30, nous discuterons de la salle 127, rue Marcadet.

Pour nous, militants révolutionnaires anti-syndicalistes, nous ne sommes pas d'un centre organisationnel structuré, nous ne sommes pas d'un rôle à tenir. L'alliance réunissant des camarades proches. C'est affinitaire, un organe d'information destinant efforts et éventuellement.

N'est-ce pas déjà un fait? Nous avons pensé à la défection (Union anarchiste, listes), qui avaient eu des 7 et 8 décembre avoir un dénomina syndicalisme révolutionnaire.

Actuellement, les

Ana

I. — LE FAIT

Les anarcho-syndicalistes anti-autoritaires n'ont pas de C.N.T., C.F.D.T., mais à certains groupes, à la tête, Union des anarchistes (U.A.S.).

Diverses raisons font de ces différents syndicalismes. Et, si nous reconnaissons les militants à nous pouvons espérer des syndicats ou groupes.

II. — PROBLÈME D'UN SYNDICAT ANARCHO-SYNDICALISTE

Si nous posons le problème de l'anarcho-syndicalisme, nous nous posons la question de savoir si il existe des conditions de travail, de la C.N.T., S.R.A.A. à venir militant.

Mais en premier lieu, nous ne pouvons pas nous en faire une idée.

III. — CE QUI

Sur le plan tactique, nous nous posons la question de savoir si nous pouvons en rendre compte.

LA TECHNOCRATIE

La société moderne a mis en relief l'importance du technicien, du spécialiste, du chef et, par conséquent, d'un ordre hiérarchisé, d'un ordre technocratique.

De ce fait, les rapports entre exploités et exploités ont changé fondamentalement. Nous ne sommes plus en face d'un patronat divin, mais plutôt cerné par une fantomatique société anonyme. Le P.D.G. n'est plus alors qu'un responsable aux pouvoirs limités, devant rendre compte de sa subordination à une assemblée générale d'actionnaires.

Les rapports d'exploitation s'ordonnent désormais autour des relations hiérarchiques et salariales. Cette hiérarchie étant la conséquence nécessaire d'une spécialisation professionnelle dans le domaine économique. Il serait bon de remonter le cours de l'évolution pour s'apercevoir que cette hiérarchisation a été rendue inévitable par le développement industriel de la société.

De même, il est curieux d'enregistrer la mutation de l'esprit des capitalistes sur des notions telles que celle de l'accumulation du capital, par exemple. La rotation qu'il impulse à celui-ci, son fractionnement en d'innombrables actions rend ce monde capitaliste moins visible, mais plus présent, très discret, mais plus accapareur.

Le pouvoir politique également s'est profondément modifié. Les rapports gouvernés-gouvernants subissent une évolution radicale.

Autrefois, comme bon lui semblait, le chef de l'Etat dirigeait en cavalier sur les rênes de l'Etat. Comme tel, il était le seul et vrai coupable de la bonne ou de la mauvaise orientation politique et sociale du pays. Aujourd'hui, le pouvoir d'Etat se complique par l'interférence du politique et de l'économique. La vie publique est désormais si compliquée qu'un président de la République ne pourrait embrasser la somme

des connaissances qu'elle nécessite pour diriger un pays. Celui-ci, pour résoudre les problèmes techniques, a besoin de spécialistes, en un mot de technocrates.

Le technocrate, plus discret, est en fait le véritable responsable du fonctionnement de l'appareil étatique, le seul personnage compétent dans l'administration publique. Par définition détenteur du pouvoir, le chef de l'Etat dépassé, incompétent, ne représente plus qu'un pouvoir fictif. Seuls les technocrates détiennent le pouvoir réel. Ceci nous amène à une double constatation :

1° L'élection d'un Président de la République ne détenant plus le pouvoir est un grossier anachronisme ;

2° Que son élection par un peuple encore moins compétent est une monstrueuse absurdité. Je m'explique à ce sujet.

A cause de la complexité croissante de la vie collective, l'Etat intervient chaque jour pour davantage dans l'activité du citoyen. Celui-ci est graduellement réduit au rôle d'une simple pièce de métal, élément fonctionnel de la machine sociale. Ce citoyen, par un manque de compétence qui s'explique très facilement à de moins en moins contrôlé sur la chose publique, mais est, par contre, de plus en plus contrôlé par l'Etat.

Comment rompre ce cercle vicieux ? Par une démythification de la hiérarchie, par une provocation à tous les niveaux afin que tous ceux qui nous

CONFÉRENCE-DÉBAT AU LYCÉE DE LORIENT

Le congrès à peine terminé, le groupe anarchiste de Lorient organisait mardi 27 une conférence-débat au lycée de la ville.

Invité à exposer les grandes lignes de l'Anarchisme, notre camarade Marcel Bonnet dégagait l'essentiel de notre pensée s'attachant à faire ressortir l'anarchisme comme une pratique révolutionnaire, devant un jeune public intéressé et nombreux.

Mais au-delà de l'information théorique l'orateur et la salle ont aussi posé le problème du foyer socio-éducatif (et Participation) et dénoncé la nature coercitive de l'administration. Et c'est concrètement que les lycéens ont exprimé leur contestation du système, illustrant, dans la pratique (refus de l'autorité administrative, action directe) l'essentiel de l'exposé de notre camarade. Une expérience à renouveler.

Car nous ne manquons pas d'utiliser l'événement comme un tremplin à leur remise en cause de l'autorité, KROPO.

La prochaine conférence syndicaliste

La 4^e conférence anarcho-syndicaliste se tiendra les samedi 7 juin et dimanche 8 juin. Samedi matin, la commission de liaison se réunira à l'annexe de la Bourse du Travail : 67, rue de Turbigo, Paris (3^e), pour mettre au point les préparatifs de ladite conférence, accueillir les compagnons de province. L'après-midi, la salle devant être libérée vers 17 h 30, nous discuterons des moyens de financement, de la diffusion de la brochure : « Qu'est-ce que le syndicalisme ? » et, si nous en avons le temps, nous amèrerons la lecture du projet d'alliance syndicaliste révolutionnaire et anarcho-syndicaliste. Dimanche de 9 h 30 à 18 h 30, nous continuerons la discussion de la salle de la Maison Verte, 127, rue Marcadet, Paris (18^e).

Pour nous, militants syndicalistes révolutionnaires anti-autoritaires, il ne s'agit ni d'une centrale de plus ni d'une organisation structurée destinée à avoir le nez dans le rôle dirigeant dans l'avenir. L'alliance réunit, fédère des tendances proches. C'est un regroupement affinitaire, un organisme de liaison et d'information destiné à coordonner les efforts et éventuellement les actions. N'est-ce pas déjà un bon départ ?

Nous avons pensé que les trois associations (Union anarcho-syndicaliste, Fédération anarchiste, Union des syndicalistes), qui avaient appelé à nous réunir dès les 7 et 8 décembre 1968, pouvaient avoir un dénominateur commun : le syndicalisme révolutionnaire.

Actuellement, les bureaucraties syn-

dicales s'efforcent de récupérer le magnifique mouvement spontané de mai et juin à des fins partisans.

Un travailleur sur cinq seulement est syndiqué et il existe cinq centrales syndicales différentes (CGT, FO, CFDT, CFTC, CNT) sans omettre la FEN qui groupe les 4/5 des enseignants.

Les autres ne sont pas ou ne veulent plus être syndiqués.

Notre but est la réunification de la classe ouvrière sur les bases du syndicalisme véritable c'est-à-dire le nôtre, celui qui redonnera la parole à tous les travailleurs — dans l'entreprise, dans la rue, dans les Bourses du travail et les fédérations d'industrie.

Tâche exaltante qui mérite que l'on consente à s'y consacrer, même si nous ne percevons pas immédiatement des résultats féconds. La lutte sera longue.

Nous désirerions également promouvoir à travers la France des conférences régionales destinées à susciter rencontres, confrontations d'hommes et d'idées sur des sujets précis d'actualité brûlante : le refus de l'intégration du syndicalisme dans l'Etat, les grèves sauvages, l'unité étudiants-travailleurs, les luttes sociales internationales.

Au moment où l'opinion publique se divise autour des mythes Pöcher-Pompidou nous devons sonner le réveil de tous les travailleurs pour qu'ils prennent d'abord conscience, s'organisent d'eux-mêmes ensuite. Notre émancipation en dépend.

Albert SADIK.

commandant soient démasqués dans ce qu'ils ont de plus haineux, de plus répressif, à l'égard de leurs subordonnés. Telle doit être notre tâche partout où nous nous trouvons. PARTOUT !

Roland BOSDEVEIX.

Un meeting pour rien

(Mutualité, le 29 avril 1969)

En fait, il serait plus exact de dire que ce meeting de Solidarité envers les révolutionnaires espagnols a servi au moins à une chose : démontrer une fois de plus l'inutilité des meetings traditionnels.

Pourtant, les camarades espagnols (trotskistes, maoïstes, syndicalistes, anarchistes, etc.), qui coorganisaient cette réunion avaient clairement conditionné leur participation au respect des points suivants :

- 1) Réduction au minimum des classiques péroraisons des orateurs à la tribune ;
- 2) Participation du « public » à des discussions en groupe sur divers thèmes ;
- 3) Débouché du meeting sur des propositions concrètes de soutien au peuple espagnol.

Rien de tout cela ne fut respecté pas plus que ne fut réalisé le travail d'explication préalable qui aurait pu

amener quelques « non-organisés » à ce meeting.

Carence de l'UNEF, P.S.U., A.J.S. et autres groupuscules ? Ou situation « conjoncturelle » défavorable (lendemain du référendum) ?

Soyons bon prince, admettons qu'il y ait eu conjonction.

Un point positif à noter néanmoins : la liberté d'expression politique reconnue aux différents courants révolutionnaires et l'insistance mise sur ce point par les camarades espagnols qui ont souligné, dans leur intervention, leur attachement au principe de la pluralité des tendances révolutionnaires au sein du prolétariat, de même qu'ils ont dénoncé l'absurdité des manifestations rhétoriques et formelles simples exécutoires donnant l'illusion d'avoir « fait » quelque chose et procurant à bas prix une « bonne conscience » satisfaisante.

J. LOUIS.

Anarcho-syndicalisme... ... syndicalisme révolutionnaire

I. — LE FAIT

Les anarcho-syndicalistes et syndicalistes révolutionnaires anti-autoritaires militent dans divers syndicats : C.G.T., F.O., C.N.T., C.F.D.T., F.E.N., et appartiennent aussi parfois à certains groupements spécifiques : Fédération anarchiste, Union des anarcho-syndicalistes, Révolution prolétarienne (U.D.S.).

Diverses raisons font que ces militants appartiennent à différents syndicats et groupements.

Et, si nous reconnaissons la nécessité d'un regroupement des militants A.S. et S.R.A.A., pour ces raisons nous ne pouvons espérer qu'ils se regroupent TOUS dans des syndicats ou groupements mentionnés.

II. — PROBLEME DE LA CREATION D'UN SYNDICAT ANARCHO-SYNDICALISTE

Si nous posons le problème de la création d'un syndicat anarcho-syndicaliste, nous ne pouvons que reconnaître qu'il existe déjà : C.N.T. Et, en ce sens, les camarades de la C.N.T. ont raison d'appeler les A.S. et S.R.A.A. à venir militer à la C.N.T.

Mais en premier lieu, nous sommes minoritaires ; en second lieu, nous n'entraînerons avec nous qu'un nombre minime de syndiqués si nous allions tous à la C.N.T.

III. — CE QUI EST IMPORTANT

Sur le plan tactique et stratégique, c'est peut-être le fait que les A.S. et S.R.A.A. appartiennent à divers syndicats ; de ce fait, si nous savons coordonner nos efforts, nous pouvons en retirer une force extraordinaire.

IV. — L'ALLIANCE

Le problème ainsi posé ramène à celui d'un regroupement des A.S. et des S.R.A.A. qui permette aux camarades de militer sur le terrain de leur choix tout en coordonnant leurs efforts et en définissant des objectifs communs.

Dans ce sens, la solution est peut-être celle de la conférence syndicaliste se développant en Alliance (A.S.R.A.S.) : Alliance des Syndicalistes Révolutionnaires et Anarcho-Syndicalistes.

En apparaissant aux yeux des travailleurs comme les champions de la réunification de la classe ouvrière. (Sur le plan psychologique c'est peut-être le point le plus important car nous serions inattaquables moralement ; et sur le plan pratique nous deviendrions attractifs pour les travailleurs.)

En ayant une conduite cohérente dans l'ensemble des syndicats (avec conduite syndicaliste révolutionnaire cohérente, nous pouvons à moyen terme influencer le mouvement syndical, en insuffisant dans tous ses membres un esprit nouveau).

Le problème ainsi posé ramène à celui d'un regroupement des A.S. et des S.R.A.A. qui permette aux camarades de militer sur le terrain de leur choix tout en coordonnant leurs efforts et en définissant des objectifs communs.

Dans ce sens, la solution est peut-être celle de la conférence syndicaliste se développant en Alliance (A.S.R.A.S.) : Alliance des Syndicalistes Révolutionnaires et Anarcho-Syndicalistes.

L'alliance devrait permettre la coordination des efforts de tous les camarades militant dans quelque syndicat que ce soit. Ce qui est important, c'est de pouvoir apparaître face à l'opinion comme une force cohérente et surtout apparaître au niveau national.

Constituer une alliance au niveau national peut paraître ambitieux mais c'est surtout s'atteler à une tâche qui en vaut la peine. Ce n'est pas paraître étriqué et petit ; c'est la possibilité d'enthousiasmer de nombreux jeunes et de nombreux travailleurs.

Dans un premier temps se réclamer de l'alliance a surtout un effet psychologique « enfin les A.S. et S.R.A.A. se sont mis d'accord et regroupent leurs forces » il y a peut-être plus de personnes qu'on ne le croit qui nous rejoindraient si nous savions constituer un regroupement qui offre des perspectives autres que celles d'un groupuscule car, chez nombre de personnes ce qui est en cause ce n'est pas notre idée mais notre peu d'efficacité.

V. — ORGANIQUEMENT, QUE SERAIT L'ALLIANCE ?

Elle ne serait pas une organisation au sens traditionnel.

Son centre d'impulsion serait les conférences syndicalistes régionales et nationales, au sein desquelles, les syndicalistes se rattachant à un même esprit : (Charte d'Amiens + brochure), définirait des objectifs communs et des moyens d'action et de propagande.

L'Alliance permettrait de mettre en rapport les camarades à tous les niveaux ils pourraient procéder à des regroupements et être efficaces.

Un minimum de structuration lui assurerait une grande souplesse : une commission de liaison et une commission de propagande, à l'échelle régionale et à l'échelle nationale.

Dans la première phase, l'accent serait surtout mis sur la propagande ; faire connaître par des tracts des affiches, des conférences de divulgation ce qu'est l'Alliance.

En cas de crise, les liens tissés au sein de l'Alliance permettraient d'assurer la coordination des efforts et l'efficacité nécessaire.

Nous tenons à faire connaître deux textes de notre camarade André Prudhommeaux — ces textes paraissent dans « l'Espagne nouvelle », pendant la guerre civile (1936-1939) — l'un est un appel de l'Histoire qui éclaire la politique actuelle de la Russie envers ses satellites, l'autre un article sur la femme qui a conservé toutes son actualité.
On retrouve, dans ces deux morceaux, toute la finesse et l'acuité d'analyse qui étaient la marque du talent du militant anarchiste aujourd'hui disparu. N.D.L.R.

Textes essentiels d'André Prudhommeaux

SACRIFICATEURS... ET SACRIFIÉS

La patrie socialiste est aussi la patrie des opprimés de tous les pays. C'est avec cette devise de défi que le bolchevisme a ouvert, en 1917, sa lutte contre le monde bourgeois.

Avec cette « bonne nouvelle » lancée à toutes les victimes de l'oppression et de l'exploitation capitaliste, le Manifeste de Marx prit, pour la première fois, tout son sens : Les prolétaires n'ont pas de patrie. (On ne peut leur enlever ce qu'ils n'ont pas). Ils ont à conquérir leur patrie en érigeant la classe ouvrière en nation et en universalisant la domination de classe du prolétariat.

Ce fut une force morale immense que la présence d'une République soviétique en Russie, au milieu des désastres, des faillites, des reniements et des désespoirs de la guerre, et cette force morale n'a pas encore cessé d'agir, même après la banqueroute du socialisme en Russie.

La lumière des étoiles éteintes continue à chémier, siècle après siècle, à travers l'espace intersidéral. Certains yeux recevront la lumière des astres de notre monde longtemps après qu'il aura plongé dans le néant. De même, certains esprits sont insensibles au brusque éclat des révolutions en accomplissement et n'admettent que les révolutions déjà mortes.

Nous, libertaires, avons, les premiers, défendu la Russie soviétique du temps où les Cachin, les Rappoport et autres « marxistes » abondaient en sarcasmes et en calomnies contre la Révolution d'octobre. Nous avons mis en jeu, pour elle, par instinct de combativité et de sacrifice volontaire, notre existence et celle de notre mouvement, notre sang et jusqu'à nos idées. Qu'on se rappelle les grèves de solidarité, les sabotages de transports, les fraternisations et les insurrections organisées par nous, presque dans tous les pays du monde ! Qu'on se souvienne du rôle joué en Russie même par les anarchistes, dans les journées de juillet, dans la lutte contre le parlementarisme bourgeois de Kerensky et le militarisme de Kornilov, dans la hasardeuse et sanglante bataille contre l'invasion étrangère et contre les généraux blancs Denikine, Koltchak et Wrangel !

La patrie socialiste, nous devions l'apprendre à nos dépens, a, comme toute patrie, sa raison d'Etat et ses frontières, ses sacrificeurs et ses sacrifiés. A Brest-Litovsk fut signé le pacte qui excluait pratiquement de la solidarité révolutionnaire une et indivisible les opprimés de Pologne et d'Ukraine, de Finlande et des Pays Baltes, de Lituanie et de Courlande — sans compter ceux du reste de l'Europe et des autres continents. Cependant, les appels du Kremlin à l'insurrection continuaient à retentir, appelant les prolétaires à se sacrifier pour la défense de la patrie russe, dans l'espoir (de plus en plus virtuel) de voir s'élargir plus tard jusqu'à eux les bornes de la patrie socialiste devenue Etat national.

Luttez, non pour vous, non pour tous, mais pour nous. Telle était, de plus en plus, la signification des ukases lancés par le bolchevisme au mouvement ouvrier international. Car les hommes de confiance de l'Etat russe prétendaient régler à leur gré, selon les besoins de leur politique et de leur diplomatie, tactique et la stratégie des forces révolutionnaires mondiales. Ils surent manier, alternativement, le croc qui retient et le fouet qui excite, excommunier à volonté les impatientes et les hésitants, les timorés et les extrémistes bolchevicks, en un mot à la faveur de leur prestige, les élites et les masses prolétariennes du monde entier. Et, peu à peu, allait, s'aggravant, par le jeu de l'érection du prolétariat en Etat national, le

contraste entre les intérêts des chefs et ceux des troupes, tandis que s'accroissait démesurément le nombre des sacrifiés et que diminuait toujours celui des profiteurs du sacrifice.

Sacrifiés à l'alliance nationale germano-russe, tombèrent d'abord Social-Révolutionnaires de gauche et les anarchistes en Russie, puis les éléments subversifs de l'Allemagne elle-même, massacrés, en janvier 1919 ; autour de Karl Liebknecht et de Rose Luxembourg. Puis ce fut le tour des prolétaires de l'ancien empire austro-hongrois, sacrifiés aux milieux de paix avec la Pologne, et, de nouveau, en 1920, celui des mineurs et métallurgistes rhénans venus à Noske et Severing par les chefs communistes allemands lors de l'accord de Bielefeld.

En 1921-1923 se succèdent les épisodes de guerre civile en Allemagne centrale, dans la Ruhr, en Silésie, en Saxe, en Lettonie, en Bulgarie, en Italie contre le fascisme naissant. Partout, et toujours, l'action ouvrière est, alternativement, provoquée et paralysée par le jésuitisme moscouteur, dans des buts qui n'ont rien de commun avec l'émancipation réelle des travailleurs : alliance turque, accords de Gênes et de Rapallo, convention militaire secrète avec l'Allemagne, traité de commerce accordé par Mussolini, ouverture de crédits anglo-américain, etc.

Les élites sont décimées, les meilleurs lutteurs démolis par la calomnie ou la corruption. Le combat, loin de gagner en coordination et en ampleur par la discipline internationale et nationale des Partis, sont menés en ordre dispersé, à la manière de démonstrations épisodiques, de putsches sans lendemain, parfois de provocations caractérisées. Finalement, c'est la déroute générale, et des centaines de millions de travailleurs en Italie, en Europe centrale et dans les Pays balcaniques, viennent grossir, inutilement, désespérément, l'armée immense des sacrifiés.

Sacrifiée, elle aussi la classe ouvrière russe, saignée à blanc, mitraillée à Cronstadt et en Ukraine, attachée au char du socialisme d'Etat (dit du « communisme » de guerre) ; puis pliée devant le nouveau capitalisme (dit Nouvelle politique économique) ; puis jetée définitivement sous le joug du bureaucratisme totalitaire (Plans quinquennaux d'industrialisation en vue de la guerre nationale et de l'entretien d'une classe nouvelle de parasites).

Ce n'était pas assez, sans doute, et bientôt, de l'Europe continentale, l'activité politique de la patrie socialiste s'étendit au monde entier. Sacrifiée, la grève générale anglaise (à un rapprochement commercial avec l'Angleterre) ! Sacrifiée, le mouvement émancipateur de l'Inde et de l'Egypte (pour quelques accords favorables au pétrole russe) ! Sacrifiée, la révolution sociale chinoise (sans autre contrepartie que la conservation du chemin de fer de Mandchourie) ! Sacrifiée, l'insurrection des Indes Néerlandaises (grâce à l'obtention de quelques crédits à long terme fournis par les banques d'Amsterdam) ! Sacrifiée, enfin le mouvement anti-impérialiste des pays hispano-américains, qui devait trouver son apogée au congrès anti-yankee de Mexico-congrès décommandé subitement moyennant la signature de quelques bonnes affaires par les financiers de Wall Street !

En 1933, reportant leur attention sur l'Europe centrale, les sacrificeurs bolchevistes opèrent dans le mouvement des opprimés du monde entier — sujets et non plus citoyens de la patrie socialiste — une nouvelle et formidable amputation. Ils sacrifient le mouvement ouvrier alle-

mand, le plus riche, le plus puissant, le plus savant, le mieux organisé du monde entier. Ils le sacrifient sans l'ombre d'un prétexte, de galère de cœur, alors que le bolchevisme est maître de Berlin, que le marxisme compte quinze millions d'électeurs et de syndiqués, et que l'étiquette pâissante de Hitler annonce la période propice à la prise du pouvoir. Ce sacrifice est consommé avec une simplicité qui déconcertera les générations futures. En septembre 1932, le double mot d'ordre de Heinz Neumann, « Chassez les fascistes » et « brisez le traité de Versailles », est remplacé par la formule fautive et hypocrite de la capitulation sans combat : « D'abord Hitler, ensuite Thaelmann » et « Discutez avec les fascistes au lieu de les frapper. Hitler a compris. Le bolchevisme lui offre le passage et se réserve la manœuvre. Plutôt que de risquer l'aventure d'une prise de pouvoir au milieu de l'Europe hostile, Moscou préfère céder la place et s'allier avec les ennemis traditionnels de l'Allemagne, avec les impérialistes conservateurs que l'insolence allemande ne manquera pas de coaliser à travers le monde.

Et la trahison ignoble se décide, derrière le dos du peuple allemand, derrière le dos des communistes allemands eux-mêmes ; de l'aventureux Neumann sequestré en Russie, de l'inépique Thaelmann et de l'inquiet Torgler abandonnés à leur malheureux sort, voués, eux aussi, à un sacrifice qu'ils n'ont pas consenti, à un sacrifice absurde, qui entrainera d'autres, et d'autres encore, interminablement...

Un moment on peut croire que le plan vater. Van der Lubbe allume sa torche au milieu de Berlin bondé d'explosifs insurrectionnels, comme une soute de navire de guerre l'est de tolite. Et les ouvriers, saluant le signal du combat, vont s'élaner pour la lutte finale, lorsque l'accusation des « provocateurs » retentit unanimement lancée par les bonzes alertes. L'élan est coupé : la victoire de Hitler est consommée sans l'ombre d'une résistance nouvelle. Dimitroff joue, à Leipzig, son insolent comédie, se gaussa de Goering impuissant, et insulta Van der Lubbe anesthésié : la libération de « héros » probablement convenue d'avance et l'échange de l'inaction du Parti, sauvera l'honneur du bolchevisme et fournira à la III^e Internationale une figure digne d'elle, un vrai pont des sacrificeurs, habitué à tirer d'affaires sa propre peau aux dépens de celle des autres.

Le bolchevisme a-t-il sacrifié sa section allemande et le peuple allemand tout entier « pour sauver la Paix » ? Non, certes. Paix et guerre ne sont pour un Lénine, pour un Staline pour un Litvinov que les faces alternatives d'un même politique. La paix signifie, ici : l'intérêt des gouvernants, la sécurité des sacrificeurs et celle de leur fameuse Patrie (rabaissée au rang des mères dénaturées, des mégères sanglantes que sont les patries capitalistes).

Le premier geste de la diplomatie russe sera-t-il pas, d'ailleurs, de conclure une alliance militaire avec la France et de sacrifier à cette alliance les intérêts pacifiques et révolutionnaires des travailleurs de ce pays ? N'est-ce pas le jeu de la provocation guerrière qu'a joué, que jouera la Russie, toutes les fois qu'elle croira assez forte et assez sûre de ses alliés, même si l'enjeu de la bataille est une concession tzariste en Chine, vendue plus tard 200 millions de roubles, ou bien un poteau frontière ou deux en bordure du Manchou-Kouo ?

Nous ne faisons pas, aux réalistes politiques et policiers du Komintern et du Kremlin, l'injure de les croire tombés dans l'adoration idolâtrique

de la Paix, de la Démocratie constitutionnelle — ces mots dont se gausse le marxisme.

Nous ne leur faisons pas l'injure d'être des imbéciles — après l'exemple de ce que la révolution (la prise des usines) se est maladroite ou d'une autre manière.

Nous ne croyons pas que les révolutions de mort (la révolution sociale) soient obligées de se conformer à une certaine conception préconçue de la révolution (le bolchevisme) ou à un égoïsme sacré du Parti révolutionnaire professionnel.

Nous sommes donc convaincus que les sacrifices humains par la stratégie bolchevique ont une conséquence obligatoire : certaines conceptions préconçues de la révolution (le bolchevisme) ou à un égoïsme sacré du Parti révolutionnaire professionnel.

La qualité humaine détermine par la condition des générations.

L'homme vraiment vaillant de lutte noble et de sacrifices humains n'est pas celui qui se bat pour des adversaires fraternels et pourvus de chances égales dans la compétition des générations. C'est celui qui se bat pour un idéal et de l'enfant. Il les fait de son respect ; pour le faire croître, pour leur élever et la ruse ; pour s'opposer à ces brutalités du de l'amour, il ne veut pas de l'amour.

L'homme vraiment vaillant, vraiment féminine, l'homme qui dit libre tous deux de la féminité et de puérilité, qui aime les cultures et parentales, qui est libre d'esclavage, comme de poupée, pour un idéal de ventrilocution.

La famille actuelle est fautive, déchirée, irréaliste, sa splendeur diversifiée des sexes, des générations, que l'on tourne les yeux, que la femme manquée, manque aussi d'homme et viril.

La Chine a fait de la femme pauvre un idéal de l'Amérique a développé un idéal pour la culture, l'argent, et pour la culture sans gênes.

La Russie a créé le idéal du mannequin.

L'Italienne est une femme d'expédition.

L'Allemande a rectifié le mot d'ordre : « Kirche, Küch...

La Juive reste la bête scandaleuse, dont toute souillure, et à qui l'homme tend la possession d'un idéal.

L'Espagnole, cette a sortie du harem de l'homme (bordel) que pour en harem de Dieu ou de l'homme.

L'intensité inouïe de ce pays où le soleil brûle un caractère de cruauté proche à toute la vie profère aux prohibitions et sociale. Le maximum de violence et de jalousie sexuelle de la jeunesse lui est imposée par un d'autre décharge possible l'onomasme et de la profère de la dévotion.

Or, malgré cela (ou parce), d'Espagne que nous l'aimons, la plus vibrante

de la Paix, de la Démocratie, ni de la légalité constitutionnelle — ces « grues métaphysiques » dont se gausse le marxisme bolchevick.

Nous ne leur faisons pas non plus l'injure d'être des imbéciles et de n'avoir pas prévu, après l'exemple de ceux de dix autres pays (y compris la Russie), les possibilités de résistance et de durée d'un régime totalitaire en Allemagne.

Nous ne croyons pas non plus que les avortements en série qu'ils ont pratiqués sur toutes les révolutions du monde (et en dernier lieu sur la révolution sociale commencée en France avec la prise des usines) soit le résultat d'une fatale maladresse ou d'une série d'erreurs involontaires.

Nous sommes donc obligés de considérer que les sacrifices humains consentis ou perpétrés par la stratégie bolcheviste sont partie intégrante ou conséquence obligée d'un système, d'une certaine conception politique et sociale qui se nomme « le bolchevisme » : conception de l'égoïsme sacré du Parti, du rôle prédestiné des révolutionnaires professionnels, de l'èrection du parti en Etat, et de la parfaite indifférence des

moyens contribuant à sauvegarder et à conserver la nouvelle structure politique.

Nous sommes obligés, en plus de cela, de constater que la « Patrie Socialiste », le « Proletariat devenu nation », ou l'Etat devenu « prolétarien », est un Moloch aussi insatiable du sang des travailleurs que n'importe quel autre idole du même genre. A considérer le nombre de millions d'hommes qui ont servi de chair à canon et de monnaie d'échange aux bolcheviques depuis 1918, on peut dire que ses ravages dépassent ceux de la guerre mondiale, et l'on peut comprendre, dans une certaine mesure, les opprimés du monde entier lorsque, las d'être sacrifiés par et pour la Patrie Socialiste, ils se retournent en désespoir de cause, vers la Patrie bourgeoise ou vers le « socialisme national », aux promesses moins lointaines, et aux caprices peut-être, après tout, moins grands que ceux du grand Staline, chef et lumière du prolétariat universel.

L'Etat russe n'a pas donné aux peuples opprimés, ni au prolétaires internationaux les armes, les munitions, les secours, les refuges, dont ils avaient besoins et sur lesquels ils comptaient. Il s'est contenté de leur donner des chefs, et

de jouer avec eux comme avec des pièces de jeu de cartes, dans sa petite partie de poker avec les autres Etats.

De toute la débauche allemande, le « pays sans chômeurs », la « patrie socialiste », n'a recueilli que quelques centaines de réfugiés : les agents les plus brûlés de sa police spéciale — et c'est tout. Par contre, il paraît, aujourd'hui encore, à Berlin, avec la permission de Hitler une revue luxueuse, à couverture rouge, décorée du marteau et de la faucille. Elle rend compte des progrès de l'amitié commerciale germano-russe, chacune des deux nations étant actuellement le meilleur client de l'autre dans presque tous les domaines, et le pourcentage du commerce extérieur russo-allemand augmente d'année en année.

Prêt à risquer l'éventualité d'une guerre mondiale pour quelques arpents de terre en Mongolie extérieure, Staline est également disposé (lorsque son jeu est d'attendre des circonstances plus propices), à sacrifier sans hésitation, les opprimés et les exploités de l'Espagne et du monde en faveur de sa guerre et de sa paix.

« L'Espagne Nouvelle » 15 octobre 1937.

FEMMES LIBRES

cette nouvelle condition de la femme et de l'enfant, et qui est le vrai recommencement du monde.

Même si la révolution populaire est écrasée en Espagne, elle n'aura pas moralement échoué, et sa résurrection est assurée. Car elle a permis à la « Agrupacion Mujeres Libres », de se former et de faire entendre sa voix.

Cette association de « femmes libres » dont les plus âgées ont peut-être trente-cinq ans, et dont les trente mille membres forment la fleur d'une jeunesse encore adolescente, constitue un mouvement absolument original, qui laisse loin derrière soi les vieilleries du féminisme bourgeois et des organisations féminines annexées aux partis politiques. Elle est éclosée de la révolution de juillet 1936 et porte en elle l'âme de cette révolution.

Liées au mouvement anarcho-syndicaliste par des affinités idéologiques qui excluent tout conformisme et toute dépendance, les « femmes libres » ont su maintenir dans sa forme la plus haute la revendication de l'idéal sans tourner un seul instant le dos aux sombres réalités de l'heure, aux problèmes de l'invasion et de la guerre qui déchirent effroyablement l'Espagne. Elles ont su dénoncer courageusement à la révolution ses propres hésitations, ses lacunes, ses tares secrètes, envisager tous les aspects d'une situation que les dirigeants n'osaient généralement pas regarder en face, et presque toujours présenter des solutions qui témoignent d'une haute inspiration et d'un sens très noble des responsabilités.

Le journal mural et les diverses publications de la Agrupacion — avec la puissance expressive de leurs images étroitement liées au texte, leur mise en page explosive, leur typographie monumentale, leur dédain de tous les lieux communs de la politique, leur extraordinaire force émotionnelle et poétique — ont démontré que l'esprit, lorsqu'il plane assez haut, échappe à tous les pièges de la censure. Il sait échapper à la compétence rampante du contrôle policier, en prenant la forme ailée et le langage secret de l'œuvre d'art. Il se trouvait que ce langage, impénétrable aux Tcheka et aux Seguridad politiques, était le plus naturel aux élites morales et aux masses illettrées de l'Espagne. C'est pourquoi la collection des affiches et des revues de « Mujeres Libres » est déjà entrée dans l'histoire. Nous ne pouvons malheureusement donner dans nos colonnes qu'une faible idée du contenu intellectuel de ses pages, à travers les insuffisances de la traduction et la suppression de l'ambiance graphique et plastique qui est leur vie selon la chair. Puisse cet écho bien lointain inciter quelques-uns à imaginer et à reconstruire et surtout à transposer dans l'ambiance internationale l'œuvre entreprise par « MUJERES LIBRES » au sein du peuple ibérique.

L'Espagne Nouvelle (A.P.)
n° 52-53 - 8 juillet 1938

Quelques extraits de ce numéro (traduits de Mujeres Libres)

NINOS ! NINOS ! (Enfants ! Enfants !)

Il n'y a rien qui nous fasse autant de mal que de voir exploiter pour des parades publiques

l'ignorance des enfants en face de la guerre, de la politique, de la mort !

Si nous combattons pour tant de révélations nouvelles, pour tant de rectifications totales, nous ne devons pas laisser se reproduire sous une autre forme, mais avec le même caractère, les erreurs que nous condamnons hier.

Naguère, c'étaient les processions, les premières communions, où les enfants, sérieux et perplexes devant des rites, pour eux incompréhensibles, servaient de poupées, de jouets à la spéculation cléricalle et la bâtisse des foules.

Aujourd'hui, on déguise des enfants de cinq à douze ans en infirmières ou en miliciens et, avec des chants aussi incompréhensibles pour eux que les prières d'autan, on les promène à travers les rues de la ville, levant le poing et proférant des vivats intrépides.

Les enfants ne peuvent et ne doivent être ni catholiques ni socialistes ni communistes ni libertaires. Les enfants doivent être seulement ce qu'ils sont, c'est-à-dire des enfants. Qui peut donc s'arroger l'autorité de leur enlever ce droit ? Un crime plus monstrueux que l'homicide, est de fousser la psychologie enfantine — de découvrir trop tôt à leurs yeux le monde tourmenté, amer et sale des aînés. Il suffirait d'un peu de répit et ces enfants aujourd'hui — nos enfants ! — pourraient découvrir par eux-mêmes un monde différent de celui où se passa notre jeunesse.

Tâchons qu'ils restent purs, laissons-les à leurs réactions spontanées, afin qu'ils puissent demain, libérés de toutes les tares morales qui marquent le présent, édifier le monde idéal dont nous sommes en train de jeter les bases.

Que les enfants soient des enfants seulement. Niños, niños... Ni « Balillas » ni « Pionniers ». Pionniers et Balillas ne sont que deux éditions du même livre faux.

Les mères espagnoles à leurs sœurs allemandes (appel radiodiffusé)

Mères allemandes ! Levez-vous ! Dites que vous ne voulez pas la mort de vos fils ni leur déshonneur. Les mères espagnoles s'adressent à vous, mères de soldats allemands. C'est le cri de cœurs déchirés que vous recevrez avec cette demande et nous espérons que vous ne la laisserez pas sans réponse.

On vous dit que quelques hommes ambitieux ont besoin de vos fils pour qu'ils versent leur jeune sang sur les champs de bataille inconnus. Et pourquoi ? Cela, aucune mère ne le comprend ; c'est uniquement l'affaire de quelques hommes ambitieux. Cette affaire n'a rien de commun avec le salut d'aucun peuple, pas plus de l'allemand que de l'espagnol. Vos fils, mères allemandes, sont sacrifiés maintenant, parce que les femmes et les hommes d'Espagne ont tenu tête à leurs premiers agresseurs, parce qu'ils ont vaincu et en ont détruit la plus grande partie.

Comprenez, mères allemandes, que vos fils ne sont pas nés pour anéantir la liberté des peuples étrangers, vous leur avez donné la vie pour qu'ils soient un jour libres et heureux. Et par là respectés. Que faut-il de plus ? Que viendraient-ils chercher ici ?

RÉPONSE A UN INCONNU...

QUE NOUS CONNAISSONS BIEN !

« Tout commandement provoke et suscite les révoltes légitimes de la liberté ; et parce que le bien, du moment qu'il est commandé, au point de vue de la vraie morale, de la morale humaine, non divine sans doute, au point de vue du respect humain de la liberté, la moralité, devient le mal. La liberté, la moralité et la dignité humaine de l'homme consistent précisément en ceci, qu'il fait le bien non parce qu'il lui est commandé, mais parce qu'il le conçoit, qu'il le veut et qu'il l'aime. »

Michel BAKOUNINE

C'est d'un article paru dans « L'Insurgé » n° 2 (15 mai 1969) que je voudrais répondre ici. Cet article intitulé « Propos sur l'organisation » et non signé, comme il est de règle dans cette publication, n'avait d'ailleurs, semble-t-il, d'autre but que d'engager un débat — car je ne puis penser qu'il s'agisse de polémique — sur le problème vaste et primordial de l'organisation.

J'intitule cet article « Réponse à un inconnu » car il m'est bien difficile d'engager le dialogue — plutôt de le poursuivre — avec un fantôme à moins que je doive trouver l'auteur dans toute une organisation, qui, je le suppose, et c'est une des qualités de l'anarchisme, regroupe des individus qui sont loin d'être identiques. Dans le cas contraire — c'est-à-dire dans le cas où cette organisation serait un tout cohérent et sans faille aucune — je me demanderais pourquoi elle ne serait pas représentée par un seul homme, ce qui faciliterait bien des choses, et, comme il en a toujours été de règle.

Le problème posé par cet article est celui de l'organisation. Il serait plus exact de dire qu'il s'agit en fait de discuter de l'élargissement ou de la restriction de la liberté dans notre Fédération, et, bien sûr, du rôle que cette liberté — ou ce manque de liberté — aurait à jouer, et la place qu'elle aurait à tenir

dans la société libertaire que nous ambitionnons de bâtir.

Il serait bien aisé de reprendre point par point les arguments de l'article de « L'Insurgé » et d'y répondre méthodiquement, comme il est couramment pratiqué par nos « philosophes », même s'ils se réclament de l'idéologie libertaire ; néanmoins, je ne le ferai pas, et tenterai simplement d'analyser ce que je crois être la synthèse des diverses idées exprimées.

Arthur MIRA-MILOS

L'article repose sur l'échine fort peu solide qui consiste à affirmer l'opposition de ce que l'auteur (1) appelle l'anarchisme philosophique (?) et l'anarchisme révolutionnaire (sic). Cette échine est bien peu solide, dis-je, car ne sont nullement exposés les critères qui permettent de définir de telles « écoles », qui d'ailleurs m'étaient jusqu'à ce jour restées inconnues. J'avais entendu parler d'anarchisme individualiste, collectiviste, non violent, d'anarcho-marxisme même (!!!) etc., mais je ne m'étais pas aperçu qu'il existait un anarchisme philosophique et un anarchisme révolutionnaire — ce qui laisse entendre que l'autre, le philosophique, n'est pas révolutionnaire. Or, s'il ne l'est pas, il n'est pas anarchiste non plus, car c'est un gentil petit pléonasse que de défendre un anarchisme révolutionnaire. Contestez la valeur en-soi de certaines idées ou de certaines actions est une chose, contester l'aspect révolutionnaire d'un certain anarchisme est une rigolade.

Mais là n'est pas le plus important ; cela n'est que du verbiage d'écrivain. On lit dans cet article quelque chose qui me paraît avoir beaucoup plus d'intérêt, si ce n'est l'intérêt primordial : « L'anarchisme révolutionnaire, parce qu'il a en vue une transformation, dans le présent, de la société, jugera indispensable (la nécessité d') (2) une organisation solide, structurée, qui assure à tous

ses membres une liaison étroite, un coude à coude constant. Pour parvenir à ce résultat, il abandonnera — volontairement — une partie de sa liberté et se pliera à une discipline — librement consentie — absolument indispensable pour assurer la cohésion de l'ensemble et l'efficacité de l'action entreprise en commun ».

Il n'est nul besoin de paraphraser. La compréhension se fait d'elle-même, tout cela est clair. L'individu

abandonnera une partie de sa liberté (où cela s'arrêtera-t-il ?) et se pliera à une discipline (de quel ordre ?), tout cela volontairement comme dans la société socialiste de Castro, de Mao, ou comme dans notre société, où moi, petit bourgeois réactionnaire, j'abandonne une partie de ma liberté, et où je me plie à une discipline... librement consentie.

On me rétorquera qu'il s'agira alors de défendre la société libertaire, et que, ainsi, pour et par cette organisation, il sera plus efficace d'assurer sa défense et son progrès. Je me souviens de certains régimes, lesquels, incapables de tenir les promesses que leurs témoins avoient faites, décrétaient que désormais, toute action qui viserait à désagréger le pouvoir d'Etat, verraît ses auteurs sévèrement punis. On condamne la farouche répression d'un ordre bourgeois, mais on est prêt à se faire les justiciers d'une répression plus sanglante encore... tout cela au nom de la Révolution, bien sûr. Car que ferez-vous de moi, si demain je refuse d'abandonner ne serait-ce qu'une infime partie de ma liberté et de me plier à une discipline, parce que je juge votre action autoritaire, contre-révolutionnaire, voire anti-socialiste simplement ?

Cet article de « L'Insurgé » me remet en mémoire certaines erreurs commises par les camarades de la F.A.I. pendant la guerre civile espa-

gnole. Il est pénible je sais, surtout pour un aîné, de voir de telles fautes bien en face, mais cela prouve notre lucidité et notre suprême volonté de ne pas retomber dans les erreurs d'hier. Les marxistes révolutionnaires eux aussi entendent priver (je suppose que c'est momentanément !) l'individu d'une partie de sa liberté et le plier à une discipline, indispensable, soutiennent-ils eux encore, pour l'efficacité révolutionnaire. Pour cela, ils ont en tête le grand Parti de masse, organisé, structuré, qui conduira fatalement, comme l'écrivait Marx (et comme l'a toujours nié Bakounine !) à la Révolution sociale et à l'instauration du socialisme. Ça ne ferait aucun doute — en tout cas sur le papier — si l'histoire n'avait montré l'échec de telles tentatives, et affirmé la nécessité impérieuse d'une autre forme d'agencement entre les individus et les groupes, agencement qui s'appelle Fédéralisme justement.

J'ai écrit en exergue de cette réponse une citation de Bakounine, et ceci avait un but : amener les camarades organisés à relire l'antiautoritaire de la 1ère Internationale ; peut-être alors verront-ils les divergences qui les séparent du théoricien de l'Anarchie, dont les propos sur la liberté vont à l'encontre de ceux tenus par « L'Insurgé ».

Usant de l'incompatibilité, qui fut et restera le principe de toutes les philosophies bourgeoises et réactionnaires (c'est Nietzsche qui en des premiers la combattit), l'auteur de « Propos sur l'organisation » se complait à opposer philosophie et révolution ; cette opposition sert de base à toutes les écoles voulant justifier l'autorité et la hiérarchie, notamment à l'université, même populaire !

C'est fraternellement que je voulais attirer l'attention de tous les camarades sur ces erreurs. L'erreur est humaine, je sais, mais le socialisme aussi...

Paris, le 20 mai 1969

- (1) Je m'adresse au tout organisé ;
(2) Ajouté par moi.

Classiques de l'anarchisme

RÉVOLUTION ET RÉVOLUTIONS

La révolution n'est point ce qu'un vain peuple pense. Ce ne sont point des barricades dressées à chaque coin de rue, des civils armés jusqu'aux dents, avec des chefs improvisés. La révolution, il faut d'abord l'avoir faite en soi-même. Alors, le reste suit. Ils me font rire ces révolutionnaires à la manque, qui n'ont oublié qu'une chose : se révolutionner eux-mêmes. Qu'est-ce à dire ? Est-ce une galéjade ? Si je dis à celui qui a faim, à celui qui crève de misère, à celui qui est victime des lois et de l'autorité : « Révolutionne-toi toi-même », il ne comprendra pas et me rira au nez. Et pourtant, « se révolutionner soi-même » a un sens précis, non le sens que l'on donne d'habitude au mot révolution, mais un sens réel, un sens qui a un sens, parce que c'est avant tout un sens moral. Au conseil que me donnent les révolutionnaires de la violence : Prends ton fusil et tire », je préfère celui des révolutionnaires conscients, des révolutionnaires pour lesquels l'individu doit commencer d'abord par changer lui-même s'il veut que le monde change autour de lui.

« Révolution dans la chaussette », crie un camelot sur les boulevards. Tant qu'il y aura des révolutions de cette espèce, le monde ne changera point de base ! Toute révolution économique suppose une révolution morale sans laquelle aucun progrès social n'est possible.

La révolution est le fruit d'une lente éducation. Il est évident que pour des gens pressés une telle solution n'est point la meilleure. Ils préfèrent se jeter dans la mêlée avec armes et bagages, quitte à y laisser quelques plumes. Plumés comme pas un, ils se trouvent Grosjean comme devant, la révolution qu'ils croyaient avoir faite étant reculée aux calendes grecques. Ce qui fait qu'ils sont moins avancés que ceux qui, tout aussi pressés, ne peuvent pas changer en un jour un monde façonné

par des siècles d'obscurantisme.

Il faut d'ailleurs le reconnaître : beaucoup d'individus sont révolutionnaires de rage de n'être point bourgeois. Que l'occasion s'offre à eux de le devenir, ils auront vite fait de passer d'un camp dans l'autre. Leurs convictions sont peu sincères. On ne peut s'expliquer autrement les palinodies de certains hommes qui n'ont jamais agi que par intérêt. Se vendre au plus offrant est chez eux une habitude. Elle a pris le dessus sur tout le reste.

Qu'ont fait jusqu'ici les révolutions de la violence ? Consolidé le pouvoir qu'elles voulaient abattre, substituer un dictateur à d'autres dictateurs. Copier, en changeant les noms, les régimes soi-disant abolis. Créer des armées permanentes là où il n'y avait que des armées de métier. Fabriquer des lois aussi draconiennes, si ce n'est davantage, que les précédentes. Instituer des tribunaux d'exception pires que des tribunaux tout court. Sous prétexte de respecter les « droits de l'homme » n'en tenir aucun compte, et, pour instaurer la liberté, commencer par l'étrangler. Du beau travail, en vérité, mais point de révolution ! Si c'est pour prendre la place des bourgeois et les imiter, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour substituer un capitalisme à un autre capitalisme, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour continuer à travailler 24 heures sur 24 heures à l'usine, à quoi bon la révolution ? Si c'est pour devenir une machine, alors que le machinisme devrait procurer à l'homme des loisirs nécessaires pour cultiver son esprit, à quoi bon la révolution ? Toute révolution est stérile, qui n'est point l'œuvre d'hommes libérés intérieurement de leurs préjugés et de leurs routines.

La révolution morale de l'individu qui précède la révolution sociale, consiste avant tout pour lui à dépouiller le vieil homme, à faire taire son instinct guer-

rier, sa soif de lucre, ses appétits, son égoïsme en un mot. Voilà la révolution première, la seule qui compte, préluède de toutes les autres.

Nous ne demandons point pour cela aux révolutionnaires de renoncer à des plaisirs légitimes, de se priver de tout, de dédaigner le bonheur de vivre. La réforme des mentalités n'implique point le renoncement, non plus que la résignation. Le révolutionnaire digne de ce nom ne renonce qu'au mensonge. Il renonce à la solographie. Il renonce à l'incohérence. Il renonce à la jactance. Il renonce au m'as-tu-vu-isme, aux choses extérieures et sociales. Il se replie sur lui-même, sans se résigner pour cela à subir l'injustice et à laisser l'iniquité faire des siennes.

La vraie révolution porte un nom : elle s'appelle abstention, non participation. Avec cela, elle tient tout. Elle tient les gouvernements. Elle tient en échec l'autorité. Elle met fin aux guerres. Certes, cela exige, de la part des vrais révolutionnaires le sacrifice d'avantages qu'ils obtiendraient d'une société qui ne les leur accorderait qu'en échange de leur soumission. Peu importe. On peut bien se priver de certains avantages si l'on veut, d'autre part, avoir l'avantage d'être libre.

Renonçons donc à la révolution par la violence si nous voulons que la révolution cesse d'être un mot pour devenir une réalité. Faisons violence à nos passions. Cela vaudra beaucoup mieux. Renonçons à brailler en cœur et à processionner. Instruons-nous. Aimons nos frères, secourons-les. Rompons avec le mensonge. Alors la révolution sociale sera un fait accompli.

Extrait de : « Visages de ce temps » de Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

EN MARGE DU GRAND CIRQUE

La farce des programmes électoraux

Ça va bouillir ! Alléché, les fesses dans son fauteuil, la serviette étalée sur son gilet, l'oreille attentive à l'indicatif, l'œil fixé sur le miroir aux alouettes, le chef de famille impose le silence à la tablée qui digère, touche son museau, prend un air de circonstance. Si une chaise ripe sous un même qui se trémousse, les regards deviennent noirs. Si des mies de pain restent coincées dans la gorge de grand-père, les yeux se lèvent vers le ciel en une supplication résignée, si Madame démarre vers le fourneau où le café « fout le camp », un juron bref accélère sa fuite. C'est l'heure solennelle où vingt-neuf millions de « veaux » entourés de leur progéniture regardent passer les trains. Et le train électoral qu'on attend, véhicule des hommes et des idées ! Le chef de famille le sait, les hommes et les idées vont forcément ensemble ! Celui qui pense bien a une bonne gueule, l'autre une mine patibulaire. « Manque de pot », c'est le Krivine qui apparaît le premier, le père jette un coup d'œil furieux au garnement chevelu qui ricane au bout de la table et qui plonge prudemment son nez dans son assiette. Il faudra l'arrivée sur l'écran du bon papa Poher pour que se réinstalle cette harmonie qui fait la joie des repas familiaux. Profitons de cette sérénité édifiante pour mesurer les joies que ces messieurs nous promettent.

On peut peut-être arbitrairement, ranger les candidats en deux grandes catégories, ceux qui veulent aménager le cadre et ceux qui veulent le faire éclater, encore que nous trouvons dans la chaire des discours électoraux des personnages qui le cul entre deux chaises proposent, en alternance, l'un et l'autre de ces projets mais justement et c'est le cas de Duclos ou de Rocard, leur programme électoral nous permet de juger par nous-même lequel des deux a leur préférence intime.

Dans la première catégorie celle qui consiste à aménager la société actuelle sans la transformer et en lui conservant ses structures économiques, sociales et morales, on peut ranger Defferre, Poher et Pompidou ? Ces personnages sont sans grands intérêts en ce sens que depuis des années ils ont entraîné un peu partout, qu'ils sont usés jusqu'à la corde et que nous n'avons plus rien à apprendre sur leur compte. Cependant derrière eux se profile la société capitaliste moderne obligée pour se continuer d'évoluer de façon à absorber les découvertes scientifiques, les progrès techniques, et surtout, l'homme nouveau-né de ce milieu moderne dont les exigences sont à la hauteur du merveilleux qui se déroule devant ses yeux. Et la nécessité de cette mutation de l'économie capitaliste moderne, deux hommes de qualité la représentent contradictoirement, l'un, Mendès-France se réclame de la gauche, l'autre, Giscard d'Estaing, de la droite. Tous deux se sont situés dans cette campagne électorale et leurs propositions ont passionné le débat. Que veulent-ils ?

Pour se survivre, et les technocrates qui inspiraient de Gaulle l'avaient bien compris, le capitalisme est obligé de se planifier, c'est-à-dire de limiter la liberté des capitaux, d'orienter les investissements, de surveiller l'emploi du profit. Il le fait au moyen de l'Etat par la réglementation des marchés intérieurs et extérieurs, par la fixation autoritaire des prix, par l'impôt et par l'emprunt. Ces tâches ont naturellement compliqué la lourde machine gouvernementale, l'ont rendu complexe et fragile. Mai et juin nous l'ont démontré avec éclat. Pour réduire les risques d'accidents, les technocrates se sont décidés à intégrer dans la société les classes traditionnellement dans l'opposition. Ce fut la loi capital-travail, ce fut la participation dont le but était d'engager la classe ouvrière dans le système de telle façon qu'elle ne puisse plus le remettre en question sans remettre en question ses intérêts journaliers auxquels par manque de maturité elle est le plus sensible. De Gaulle fut l'homme de cette politique et cette politique a grippé au référendum. Pourquoi ? Tout simplement parce que la moyenne entreprise n'est pas encore en condition d'accepter ce frein à son libéralisme traditionnel. Et le référendum fut moins comme on veut nous le faire croire une

victoire des travailleurs qu'une victoire d'un clan conservateur encore puissant dans la société moderne. Et justement la politique de Giscard, qu'a rejoint Pompidou, qui fut longtemps l'homme des banquiers, des grands industriels et des grands propriétaires terriens, consiste à aménager une période intermédiaire (ohé ! Duclos) pour passer du capitalisme libéral et conservateur à la société technocratique et pour cela il pratique actuellement la tactique de Lénine, deux pas en avant, un pas en arrière. Mais soyons sûrs qu'il ne s'agit que d'un temps d'arrêt destiné à souffler, à éduquer la classe dirigeante récalcitrante avant de reprendre la marche vers la société industrielle moderne ou des disciplines draconiennes ne laisseront plus aux classes dirigeantes que le profit du capital, celui-ci étant bloqué par l'Etat, et vers l'intégration des travailleurs à ce système monolithique.

Mendès-France, lui, a un point commun avec Giscard qui est un point fondamental, ce qui explique des rapports courts entre les deux hommes. Il est partisan comme lui de la planification. Il reste dans le cadre du régime. Ce qui le différencie, ce n'est pas qu'il veut une société socialiste, mais qu'à l'intérieur de la société capitaliste il veut que

par **Maurice JOYEUX**

les mutations de classes soient possibles, et en cela il est plus jacobin que socialiste et bien dans la tradition libérale française. Il nous dit qu'il veut que tous les enfants du peuple puissent accéder à toutes les situations privilégiées dans la société. Nous lui répondons que nous ne voulons plus de privilèges, nous lui rappelons que lorsqu'un fils du peuple accède comme un bourgeois à une situation privilégiée dans un système il n'abat pas le système, il le renforce, lui apporte du sang nouveau. La différence entre Mendès et Giscard est mince. Giscard veut conserver au système sa classe dirigeante en lui adjoignant les meilleurs éléments du peuple. Mendès désire une mutation de classe au profit des travailleurs mais en conservant le système. Pour l'un comme pour l'autre le système reste en place. On change les bénéficiaires, on déplace les parts de privilèges de l'un à l'autre mais on garde l'essentiel qui est l'exploitation de l'homme par l'homme. Je sais que Mendès a prétendu le contraire, mais alors il faudrait qu'il ait une politique de structure et il n'en propose pas. Le revenu national est réparti en parts déterminées. Masse salariale, masse d'investissement, masse de fonctionnement, masse de profits déterminés par des structures codifiées par des lois. Mendès propose des transferts à l'intérieur de chacune de ces masses ce qui laisse le problème entier. Si Mendès a recouru au transfert d'une partie de ces masses vers d'autres alors c'est la révolution et il faut avoir recours à des structures pour que ces jeux financiers s'inscrivent dans un autre rapport de classe, voire la suppression des classes.

Qu'ils le veuillent ou non, Mendès et Giscard sont des revers différents d'une même médaille. Mais voyons maintenant le petit pâtissier Duclos.

La rondeur du personnage ne devrait pas nous faire oublier qu'il a participé à toutes les purges qui, en France, ou ailleurs, ont déshonoré le parti communiste. Il a été à chaque tournant du parti servile à souhait. Il a couvert tous les crimes de Staline et même les autres. Sous sa défroque de vieux matou coupé et débonnaire, qui peut plaire aux foules ignorantes, nous savons que ce cache un personnage méprisable, une vieille putain. Regardons opérer...

Lui, il promet tout. Les travailleurs, les petits commerçants, les petits industriels (ohé Giscard !), les anciens combattants, les petits, les grands, les gras, les maigres. Le bougre est du métier, ce n'est pas contestable. Lui aussi est pour la période intermédiaire ou plutôt, c'est la réussite tactique des partis communistes au pouvoir qui a inspiré les nouvelles classes technocrates. Duclos promet tout, car ce qui l'intéresse c'est le

pouvoir. Le pouvoir une fois saisi, de gré ou de force, la soviétisation commencera. En dehors du programme sans importance, que veut Duclos ? La transformation de la société ? Allons donc ! Ce qu'il veut, c'est le capital bloqué par l'Etat, la bureaucratie touchant son profit sous forme de salaire somptueux. L'intégration des classes populaires misent dans l'impossibilité de déterminer elles-mêmes leur choix.

Giscard désire le maintien des classes à travers un aménagement qui assure leurs durées. Mendès désire une mutation intérieure qui donne leur chance aux exploités. Duclos désire un remplacement total des classes dirigeantes par les bureaucrates et les technocrates du parti. Les uns comme les autres entendent conserver la base économique de la société qui, sous une phraséologie différente, maintient les différenciations économiques, les hiérarchies sociale et morale entre les hommes. Et pour cela, les uns comme les autres adoptent leur système d'exploitation de l'homme par l'homme aux réalités modernes s'empruntant mutuellement leur expérience. Leur différence tient à leurs méthodes d'aménagement intérieur de la société et aux clans qui en bénéficieront. Leur différenciation est de surface. L'homme dans leur système continue à être aliéné économiquement et intellectuellement. Leur bonnet blanc ou rouge est de la même étoffe. Ce n'est pas entre eux que les problèmes d'une société sans classe se posent, mais en dehors d'eux, contre eux.

Autour de ces fauves de belles tailles rôdent des chats maigres qui espèrent s'engraisser des restes que les premiers voudront bien leur abandonner. Nous n'en parlerons pas. Cependant, un élément nouveau est venu donner du relief à cette campagne électorale. Je veux parler d'Alain Krivine.

Née des événements de mai et juin, la Ligue communiste s'est développée grâce, en particulier, au crétinisme congénital de certains anarchistes-marxistes (sic). Profitant de l'occasion offerte, la Ligue communiste a sauté sur l'occasion et elle a eu raison. En fin de compte, seul Krivine déclarait à la télévision qu'il avait gagné et c'est vrai. Il a passé la rampe et les idées révolutionnaires avec lui. Grâce à lui, des millions d'auditeurs ont appris que le mouvement révolutionnaire n'était plus M. Waldeck Rochet ou M. Guy Mollet. Nous l'avons écouté avec sympathie, même si nous n'étions pas toujours d'accord avec lui, même s'il nous a paru manquer de chaleur, même si l'homme nous a paru un peu noyé dans les clans au cours de ses exposés et c'est justement parce qu'il nous a parfois consolés qu'on voudrait lui dire qu'il existe une constance des partis marxistes qui le guette. Les partis marxistes, lorsqu'ils ont moins de dix mille adhérents sont révolutionnaires, lorsqu'ils ont plus de cent mille adhérents, ils sont soit stalinien, soit réformistes, c'est bien connu.

Krivine aura appris à des gens étonnés qui ne voient la présence des idées qu'à travers le crétinisme parlementaire, qu'il existe, en marge, des mouvements solides qui savent ce qu'ils veulent et qui savent où ils vont et même si nous n'avons pas voulu nous mêler à ce cirque, pour des raisons que Gilles Martinet a bien vués dans « Le Nouvel Observateur », nous sommes de ceux-là.

L'indicatif du poste de télévision ferme la parenthèse. Autour de la table, la famille pousse un soupir de soulagement. Les serviettes sont dans leur rond ; on va pouvoir déguster le feuilletton. Le père se lève, empoigne « Le Parisien libéré » et « France-Soir » puis se dirige majestueusement vers la chambre conjugale. Soudain il sursaute. Son rejeton chevelu se défile vers la porte pour rejoindre une minette qui veut lui faire admirer sa mini-jupe large comme un mouchoir de poche. Lui botter le train à celui-là ! La porte claque et on entend dans l'escalier : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! », sifflé par des lèvres agressives. Le père hausse les épaules : « De mon temps... ». Puis encouragé, il pousse la porte et rentre dans la nuit pour analyser les raisons de son vote. Ça va bouillir !

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de commenter les résultats du premier tour. Vous vous ferez une raison, moi aussi !

FP